

« elle se concilier avec l'admission de quelques
« légères guérisons psychologiques? Ou, pour mo-
« tiver cette négation, doit-on aller jusqu'à refu-
« ser à Jésus même des guérisons de ce genre,
« explicables psychologiquement? Ou bien enfin,
« en enlevant complètement cette base historique,
« pourra-t-on expliquer la formation de tant de
« récits miraculeux sur la personne de Jésus?
« C'est ce que nous ne pouvons présenter ici que
« sous la forme de question. » L'auteur, après
« avoir poursuivi jusqu'au bout l'application du sys-
« tème mythique, finit ainsi par un point d'interro-
« gation; et à la fin de la carrière, on se trouve de
« nouveau, comme au début, avec la conscience d'une
« inconnue (X) dont on ne peut se défendre.

Quand l'ouvrage de Strauss fut annoncé au pu-
blic, nous avions attendu tout autre chose. La né-
gation de l'authenticité de l'Évangile de Jean nous
paraissait un coup de désespoir devant lequel l'au-
teur de la Vie de Jésus devait reculer; et s'il avait
en effet respecté cet Évangile, le résultat de son
ouvrage eût été par là même tout différent. Nous
supposions que les récits évangéliques sur la vie de
Jésus seraient considérés comme un tissu impéné-
trable de vérité et de fiction qui, tout en ayant
perdu sa valeur comme code authentique de la ré-
vélation, la conserverait comme véritable reflet de
cette même révélation. Dans un travail de ce genre
sur la vie de Jésus, l'auteur n'eût pas pu préten-

dre à la gloire d'avoir donné une « application
complète du système mythique »; mais en re-
vanche, il eût satisfait un grand nombre de gens
qui d'un côté n'ont pas la force de se dérober à
l'influence de la critique rationaliste, et qui de
l'autre peuvent encore bien moins se débarrasser
de l'autorité des idées chrétiennes et de l'impres-
sion générale de leur vérité historique. Au contrai-
re, son ouvrage tel qu'il est prouve seulement
que Heine n'était point dans le délire de la fièvre,
lorsqu'il a dit en parlant de Napoléon: « Le temps
« impuissant à détruire son image gigantesque la
« transformera en un Mythe, et un professeur
« démontrera que Napoléon Bonaparte n'est autre
« chose que ce Titan qui a dérobé la lumière aux
« dieux, et qui a été pour cela exilé sur une roche
« isolée au milieu de l'Océan. »

CHAPITRE IV.

Preuve historique de la crédibilité des récits miraculeux
contenus dans l'Évangile.

Après avoir démontré qu'on ne peut appliquer
le système mythique au Nouveau-Testament, com-
me Strauss a prétendu le faire, nous satisferions
aux exigences de notre cause en réfutant simple-

ment ce qui est propre à la critique de Strauss. Cependant, comme nous nous sommes imposé la tâche positive d'établir la crédibilité de l'histoire évangélique, et en particulier de la partie merveilleuse de cette histoire, nous ne pouvons nous arrêter à ce point. Nous allons maintenant démontrer que l'histoire évangélique, surtout dans ce qu'elle raconte sur les miracles de Jésus, n'a pas un caractère mythique. Si nous parvenons à le prouver, l'impossibilité d'appliquer le système mythique, comme Strauss a voulu le faire, paraîtra par là même sous un jour encore plus complet. Notre démonstration sera historique; mais avant de la donner, il nous faut examiner si le doute de notre adversaire, au sujet de l'histoire miraculeuse, a une source historique ou philosophique, et, dans le dernier cas, si l'on doit assigner quelque importance à la contre-épreuve historique. Recourir à l'histoire pour résoudre la question des miracles, est-ce tomber dans le sophisme que les Logiciens appellent *Transitio de genere ad genus* (μετάβασις εἰς ἄλλο γένος)? Ou bien, au contraire, opposer des doutes philosophiques à la preuve historique des miracles, n'est-ce pas tomber dans ce sophisme? Tels sont les problèmes qui vont nous occuper d'abord.

§ I.

Importance de la démonstration historique pour l'histoire miraculeuse.

Quoique la critique appliquée par l'auteur de la Vie de Jésus aux faits miraculeux, prenne toujours pour point de départ des discordances ou des obscurités historiques, ce n'en est pas moins le doute dogmatique ou philosophique au sujet des miracles qui donne toujours l'impulsion décisive pour le rejet des faits, et qui forme maintes fois si clairement le principal motif de ce rejet, qu'à peine peut-il réussir à se cacher derrière de légers doutes historiques. La critique s'exprime ainsi à ce sujet dans les Annales de Berlin, 1836, n° 86: « En ce qui « touche les discordances des récits, il n'y a que « très peu de cas où elles soient de nature à per- « mettre d'envisager l'ensemble comme mythique; « et l'auteur est forcé, la plupart du temps, de « discuter dogmatiquement la possibilité du fait, « ou de se servir des idées juudaïques sur le Messie, « pour expliquer l'origine du récit. Mais en procé- « dant ainsi, le critique abandonne le terrain « historique pour le terrain dogmatique, et cela « avant d'avoir gagné complètement sa cause sur le « premier. » Le merveilleux est inconcevable: tel est le premier axiome sur lequel s'appuient tous les jugements de notre exégète, sur les récits qui

contiennent des éléments miraculeux. La mesure du merveilleux est celle de l'inconcevable ; et la mesure de l'inconcevable devient celle du *non-historique*. « La région du merveilleux, dit Strauss, est la région de l'inconcevable. » Il est impossible que la guérison du malade dans la piscine de Bethesda soit historique, « car si ce fait était réel, nous devrions en élever l'auteur au-dessus de l'humanité et de la nature. » La guérison subite d'un lépreux, est si inconcevable, « que tout homme exempt de préjugés (le critique doit toujours être tel) ne peut y penser sans se reporter involontairement au domaine de la fable. » La guérison des aveugles est inconcevable ; « car un mal d'yeux, quelque léger qu'il soit, n'étant pas venu sans la médiation de causes complexes, peut encore moins céder immédiatement à un seul mot ou à un attouchement. La guérison demande, au contraire, un traitement très compliqué, partie médical et partie chirurgical. La cécité surtout est dans ce cas, toutefois quand elle est de nature curable. » Si donc, la guérison d'une cécité curable opérée par un seul mot est inconcevable, à combien plus forte raison celle d'un aveugle-né, comme le rapporte Jean, 9 ! Que penser donc de la résurrection d'un mort !... « Le mort, dit notre auteur, auquel la conscience a échappé avec la vie, a perdu le dernier point de contact par lequel l'influence du thaumaturge

« puisse arriver à lui ; il n'a plus connaissance de lui ; il ne reçoit plus de lui aucune impression, « au moment même où il faut que celui-ci lui donne de nouveau la faculté de recevoir des impressions ; or donner cette faculté ou, à proprement parler, animer est une activité créatrice, « que nous nous reconnaissons incapables de concevoir comme appartenant à un homme. »

Après cela, comment s'empêcher de penser que la philosophie seule a persuadé à notre auteur l'impossibilité des miracles, avant même qu'il s'occupât de la critique de l'histoire ? Il en rend grâce lui-même à la philosophie, dans la préface du premier volume. « Je sais très bien, dit-il, que beaucoup d'autres critiques eussent pu faire un ouvrage comme le mien, et avec bien plus d'érudition que moi ; mais je crois, d'un autre côté, « posséder une qualité, qui me rendait plus capable que les autres d'entreprendre cette tâche. « La qualité essentielle pour un pareil travail manque presque toujours, à notre époque, aux théologiens les plus érudits et les plus judicieux ; « et sans cette qualité, la science la plus profonde ne peut rien faire de bon dans le domaine de la critique. Cette qualité consiste en ce que le cœur et l'intelligence soient intimement affranchis de certaines présuppositions religieuses et dogmatiques ; or l'auteur a acquis de bonne heure cet affranchissement, au moyen des études

« philosophiques. » On voit que notre auteur ne se sent pas moins fort contre les miracles, dans son armure philosophique, qu'autrefois Voltaire dans la sienne, lorsqu'il disait : « Si un miracle arrive sur le marché de Paris, sous les yeux d'un millier d'hommes et sous les miens propres, j'aimerais mieux croire que deux mille et deux yeux se trompent, que de croire le miracle. » Que peut faire la preuve historique contre une pareille armure philosophique ?

Le critique ne s'est pas élevé, à la vérité, au plus haut degré du scepticisme historique. S'il avait possédé dans sa plénitude l'audace philosophique, il eût pu se retrancher derrière la *force irrésistible* de la pensée, comme derrière un mur d'airain, et, du trône élevé de sa spéculation, dicter à la terre les lois de ce qui devait arriver. Cependant, s'il existe une *force irrésistible* de la pensée, il est bien positif que l'histoire a aussi sa *force irrésistible*. C'est une vérité à laquelle notre critique n'a pu se soustraire, quoique d'ailleurs il mérite plus que tout autre d'être mis au nombre des adorateurs de l'esprit humain, dont parle Bacon*.

En apparence, Strauss n'a dirigé ses attaques

* Baco. de Augm. Scient. Alius error fluit à nimia reverentia et quasi adoratione intellectus humani, unde homines abduxerunt se à contemplatione naturæ atque ab experientia, in propriis meditationibus et ingenii commentis susque deque volutantes.

que contre les récits miraculeux du Nouveau-Testament, et il ne s'appuie pour cela que sur des raisons historiques. Les contradictions du récit lui servent habituellement de point de départ, et décident quelquefois même ses conclusions; telle est par exemple sa marche, quand il nous présente les *contradictions qui remplissent* (à l'en croire) le récit de la Résurrection, comme une raison décisive de ne pas admettre ce fait. Si notre philosophe accorde à l'histoire une force probante en sa faveur, il faut bien aussi qu'il lui accorde la même force contre lui. Et en effet il ne la lui refuse pas. Il accorde d'abord que la preuve historique de l'authenticité d'un écrit n'est pas directement impossible, quoique ses exigences à cet égard soient assez grandes pour contenter le P. Hardouin lui-même. Il veut pour cela « un témoin oculaire de l'acte de la rédaction, ou un témoin qui ait entendu assurer à l'auteur que c'est bien lui qui a écrit le livre. » Il est donc possible de prouver l'authenticité d'un écrit par des raisons externes; et si l'on parvenait à prouver l'authenticité des Évangiles, ce serait, au dire même de notre auteur, « une raison importante de ne pas considérer comme mythiques les récits qu'ils contiennent. » Mais si l'on abandonne le point de vue mythique, comme d'un autre côté l'explication dite *naturelle* est coulée à fond, il ne reste plus que le miracle, et il se prouve par le moyen de l'histoire.

C'est ainsi que le cercle magique formé par la nécessité de la pensée philosophique peut être rompu par un modeste fait historique. Cette conclusion est du reste dictée à notre critique par sa philosophie; et il n'aurait pas fait preuve de logique, s'il avait voulu se tenir dans les régions arides du raisonnement absolu, en dépit de l'histoire et de la nature. Une philosophie qui reconnaît que la nature et l'histoire sont aussi *rationnelles**, devra être portée à chercher le caractère rationnel des faits naturels et historiques. Elle accordera à la nature et à l'histoire le droit de poser les problèmes de la pensée, et de commencer par lui déterminer l'étendue de son domaine. Et là où l'esprit s'appuie également des deux côtés, sur les faits externes comme sur les faits internes, il ne peut en aucune manière être question du sophisme qui consiste à passer d'un *genre* à un *autre*. Nous trouvons la reconnaissance de cette vérité dans l'ouvrage d'un théologien philosophe, qui du reste paraît être placé sur le même terrain que Strauss, dans la *Théologie biblique* de Vatke. Il entreprend d'exposer l'évolution historique de la religion juive, en la conformant à la suite naturelle des développements logiques de l'*Idee*; or il lui a fallu abattre

* C'est un des principes favoris de l'École hegelienne, que tout ce qui est réel est rationnel.

(Note de l'Éditeur.)

plus d'un bel arbre sur le terrain historique, et aplanir plus d'une hauteur pour frayer ce chemin à la marche triomphale de l'*Idee*. Quoiqu'il désire qu'on ne regarde son opinion comme complètement réfutée que quand on l'aura convaincu d'erreur par la logique, il accorde cependant des droits à la preuve historique; car il croit avoir obtenu d'elle la confirmation de sa marche logique. Ce que nous voulons dire ici ne peut être mieux exprimé que par ce que dit Gœthe (dans sa *Théorie des Couleurs*) à l'occasion de la polémique entre Bodley et Bacon: « De même que d'un côté l'expérience n'a pas de bornes, parce que l'on peut toujours découvrir quelque chose de nouveau, de même aussi, de l'autre, les principes ont quelque chose d'illimité; car ils ne perdent point la faculté de s'étendre, d'embrasser un plus grand espace, et même de se resoudre et de se perdre en une spéculation d'un ordre plus élevé. »

Quelle est donc l'argumentation philosophique qui a brouillé notre auteur avec l'histoire, au point de le rendre aussi difficile que Hardouin en fait d'évidence, et (ce qu'il y a de pis) au point de lui faire rejeter même l'évidence dont l'autre se fût contenté? Il n'a pas jugé à propos de nous mettre sous les yeux, dans son ouvrage, ces présuppositions philosophiques qui, comme des puissances infernales, font jouer les ressorts secrets de sa critique historique, et lui inspirent contre

L'histoire les sentiments d'obstination de Chremylus : *ὄψ γὰρ με πείσεις, ὀδὴ δὲ ἢν πείσης*, « Tu ne me convaincras pas, quand même tu me convaincras ! » Ces présuppositions se trouvent sans aucun doute dans son système sur la *Loi de la Nature* considérée comme *génèse éternelle de la raison*. Mais cette nécessité logique des lois de la nature ne peut certes pas en elle-même et par elle-même bannir du monde historique le Christ Thaumaturge. En effet l'esprit absolu, duquel émane la loi générale de la nature, ne doit-il pas, par l'organe de l'individualité humaine dont il s'est revêtu, pouvoir produire des phénomènes qu'aucune de ses lois ne peut produire isolément? Mais ici nous nous trouvons en face de la conclusion de notre auteur et de son *Veto* contre l'incarnation de Dieu dans l'individu, et contre l'action immédiate de la puissance de l'esprit sur la nature. Nous avons vu ci-dessus à quel point la critique philosophique sur les miracles s'attache à déprécier cette puissance de l'esprit, qui domine la nature par une force indépendante de la nature; nous avons vu, dis-je, comment cette critique ne veut reconnaître d'autre manière de dominer la nature que l'exploitation habile de ses impulsions et de ses résistances *. Celui qui peut commander aux vents

* Du reste le cynisme avec lequel Strauss déclare qu'une époque de civilisation ne saurait s'intéresser à la guérison de

et aux flots, imposant silence à la mer en furie, ne lui rappelle que le coup de baguette d'un conte de fées. Mais le génie élevé qui le premier a attaché la voile à la vergue, et qui a placé la machine à vapeur, comme une tempête concentrée, dans les flancs du vaisseau, voilà le Messie devant lequel son genou fléchit, voilà l'idéal de l'humanité réhabilitée à l'image de Dieu! Or cette *bonne nouvelle* doit être fort agréable à une époque qui aime mieux prendre pour sujet de ses débats l'*Association des douanes* que l'Alliance de la nature divine et de la nature humaine dans le Christ, et pour laquelle le chemin de fer d'Ausbourg est un sujet d'examen plus sérieux que cette *ἰδέα τοῦ θεοῦ* dont parle Matthieu. 7. 44. Mais si le critique a porté son *Veto* contre celui « dans lequel vit la « plénitude de la divinité (Col. 2. 9.), » et s'il ne reconnaît d'autre type de Dieu dans l'homme que celui que la magnificence divine a répandu comme une pluie bienfaisante dans tous les individus de l'espèce humaine, pourquoi dans ce cas place-

quelques malades galiléens, ce cynisme n'est pas nouveau. Ici encore le Théologien chrétien a eu un prédécesseur plus célèbre que lui. Le César que l'Église a flétri du nom d'apostat avait déjà demandé « ce que Jésus fit de si remarquable durant sa vie, et si l'on peut regarder comme des merveilles la guérison de quelques malades ou la délivrance de quelques démons dans les petites bourgades de Bethsaïde et de Bethanie ? » (V. CYRILLE CONTR. JULIEN, vol. 6. p. 191.)

— il la domination sur la nature qui est le fruit du travail, tellement au-dessus de celle qui est un don ? Les paroles du Christ ne sont-elles par hasard que des paroles magiques * ? Pourquoi notre critique oublie-t-il que, lorsque l'esprit du thaumaturge, obéissant à une inspiration intérieure, manifeste immédiatement son pouvoir sur la nature, un but saint est toujours atteint ?

Sans doute l'état du médecin, dont l'intelligence calcule les rapports des influences et des résistances et arrête ainsi la maladie, est bien au-dessus de l'état confus du somnambule qui, rêvant en lui-même, reconnaît les moyens de guérison par une intuition immédiate. Mais on ne peut nier non plus que l'état élevé d'un thaumaturge, qui a la conscience de l'union de son esprit avec la loi de la nature, et délivre le malade comme Dieu par la seule manifestation de sa volonté, ne soit bien au-dessus des deux autres. D'un autre côté, sur quoi peut-on s'appuyer pour soutenir que la domination immédiate sur la nature est la plus imparfaite ? Ce n'est pas sur l'idée de la façon dont s'exerce cette domination ; ce n'est pas cependant non plus sur l'idée de l'esprit ; car l'œuvre du génie produite par une inspiration immédiate, n'est-elle pas supérieure au travail pénible du penseur qui procède lentement ?

* Nous verrons plus loin que, selon Strauss, Jésus se sert de formules de ce genre.

Si donc le doute dogmatique ne peut se soutenir en face de ces prodiges, qui ne s'expliquent que par la manifestation de la force créatrice originaires, il doit, à plus forte raison, être regardé comme complètement insoutenable dans tous les cas où rien n'empêche d'admettre des lois naturelles plus ou moins inconnues jusqu'ici, mais cependant réellement existantes ; et l'auteur tomberait dans un véritable entêtement d'incrédulité, si, dans sa marche, il s'attaquait aux faits purement extraordinaires et providentiels. Or, Strauss a réellement poussé jusqu'à ce point la critique des miracles.

Quand verrons-nous donc le temps que nous annonçait le noble Solger ? « On commence, disait-il, à sentir de tous côtés la faiblesse des fondements sur lesquels repose ce qu'on nommait naguère *force d'esprit*. Peu à peu on arrive à la conviction qu'il faut un esprit bien plus fort pour croire aux miracles, sans prétendre les critiquer et les expliquer, que pour rejeter comme douteux ou absurde tout ce qu'on ne peut ramener aux règles les plus ordinaires de la raison. »

Il est plaisant, en vérité, de voir nos *théologiens spéculatifs* *, traiter de haut en bas le Rationalisme

* Tel est le nom que se donnent les théologiens rationalistes de l'école hegelienne.

grossier de 1790! A l'aide de raisonnements pareils aux leurs, comme on se délivrerait aisément d'une foule de choses gênantes! Ainsi, par exemple, on renverrait à la lune les pierres par lesquelles, au rapport de physiiciens superstitieux comme La Grange, ce petit satellite a l'audace de harceler la terre, sa respectable reine. Ces étranges masses de pierre ne peuvent être tombées de la lune; car quand les volcans de cette planète auraient réellement la force de lancer des projectiles par de-là son atmosphère pour nous les envoyer, ce qui cependant n'est pas concevable, comment expliquer leur inflammation et leur explosion? D'un autre côté, ces pierres peuvent encore moins venir de notre atmosphère; car alors, comment expliquer leur mouvement de ricochet, leur formation complètement extraordinaire et une foule d'autres circonstances? La chose est inconcevable de quelcôté que l'on se tourne. On sera donc forcé à la fin de recourir, même dans ce cas, à l'explication mythique. Qui ne connaît les anciennes fables au sujet des pluies de pierres? Peut-être les nouveaux rapports qui nous viennent de France, de Suisse, etc... ne sont-ils, après tout, que des échos traditionnels des superstitions de Tite-Live?

Eh bien! notre exégète a le front de nous dire que, « sans opinions dogmatiques arrêtées d'avance », on ne pourrait se persuader qu'une paralysie persévérant depuis nombre d'années puisse céder à un

seul mot; mais que pour lui, il est en dehors de « certains préjugés!... »

Jusqu'à nos jours le Rationalisme, en naturalisant l'histoire miraculeuse, sortait, il est vrai, du domaine de l'activité divine surnaturelle pour entrer dans celui du hasard heureux; mais, tant que ce hasard est expressément placé sous la conduite de la Providence, qui s'en sert pour des fins religieuses et morales déterminées, les histoires miraculeuses conservent toujours un élément d'édification religieuse. Nous avons déjà remarqué par quelle heureuse rencontre, lorsque Jésus avait dessein de ressusciter un mort, ce mort se trouvait être justement en léthargie; de telle sorte que les moyens les plus faibles pouvaient le faire revenir à lui! Quel étrange assemblage de circonstances! Les jambes de Jésus crucifié ne sont pas brisées comme celles des autres crucifiés; le coup de lance, qui était pour les autres le coup de grâce, n'est pour lui qu'une saignée, qui lui rend la vie; l'air du tombeau et les parfums qui, pour les autres, sont un narcotique mortel, lui rendent le service d'un flacon, et après son spasme, il revient à lui juste à temps, circonstance si importante pour lui! Si l'on reconnaît en tout ceci la main de la Providence, il faut nécessairement avouer que l'on trouve, dans l'histoire de Jésus, plus que partout ailleurs, des endroits lumineux où le monde invisible devient visible et palpable!

Chez la critique le plus récent, au contraire, il ne faut pas chercher d'aveux de ce genre; car on a senti qu'ils feraient renaître de suite, à l'horizon de la vie de Jésus, une lueur mystérieuse qui, quoique bornée dans l'origine, étendrait bientôt ses feux sur toute la voûte du ciel avec la rapidité de l'aurore boréale. « Plus une chose est ordinaire, plus elle est digne de foi »; telle est la nouvelle loi à l'aide de laquelle Strauss détermine, sur le terrain de l'Évangile, les limites du mythe et de l'histoire véritable. D'après ce principe, la vie du héros Corse serait placée, à côté de celle de Jésus de Nazareth, dans le royaume fabuleux des ombres. Car les partisans enthousiastes du grand empereur trouvent beaucoup de surnaturel dans son histoire*.

Quelqu'in croyable que cela puisse être, il n'en est pas moins vrai que la peur du merveilleux a poussé notre sceptique jusqu'à cette extrémité, de nier dans l'histoire évangélique, avec les miracles, non-seulement tout élément providentiel, mais encore tout ce qui est extraordinaire, tout ce qui s'introduit dans la vie de l'homme comme un étranger merveilleux. Le cardinal de Retz a cru caracté-

* La Révolution du 20 mars formera, sans doute, l'épisode le plus remarquable de la vie de Napoléon, déjà si féconde en événements surnaturels.

(Mémoires pour servir à l'histoire de la vie privée, du retour et du règne de Napoléon, en 1815, par FLEURY DE CHABOLLOU. — Londres, 1820.)

riser par les paroles suivantes le plus haut degré du scepticisme: « L'extraordinaire ne paraît possible, qu'après l'exécution, à ceux qui ne sont capables que de l'ordinaire. » Il a oublié de mentionner ce degré de scepticisme, où l'on refuse de croire l'extraordinaire, même après qu'il est arrivé.

Le fond de l'histoire de la tempête apaisée peut être vrai, dit notre auteur; cependant il n'y a qu'un à parier contre dix que Jésus se soit endormi juste au commencement d'une tempête; il y a au contraire dix à parier contre un que Jésus ne dormait pas, qu'il a seulement montré du courage dans cette occasion, et que la tradition populaire, pour rendre le fait plus piquant, a ajouté le sommeil; il faut donc encore considérer le sommeil comme une addition de la tradition populaire. Malheur à l'histoire et à ceux qui sont destinés à parcourir ses domaines, si l'on s'appuie sur un semblable canon, pour rédiger un *index expurgatorius* de ses éléments qui appartiennent à la tradition populaire! Puisque, même pour les grands esprits, l'ordinaire vient prendre neuf fois sur dix la place du sublime, combien de grands événements de la vie d'Alexandre et de Napoléon vont être attribués à la tradition populaire! Puisque, neuf fois sur dix, les grands esprits disent plutôt des choses banales et ennuyeuses que des choses d'un sens profond, combien de belles paroles devront passer sur le compte du mythe! L'histoire nous

parle de rois qui, dans une seule audience, ont reconnu l'homme qui pouvait sauver leur pays, et de philosophes qui voyaient d'un coup-d'œil le genre et l'esprit de leurs disciples. Il faut donc renvoyer tout cela dans le domaine de la fable avec le passage de Jean, 12, 13; car, « même après « un plus long entretien avec Pierre, comme Lücke « le suppose, Jésus ne pouvait parler d'une ma- « nière si précise de son caractère, sans connaître « les cœurs ou sans se rendre coupable d'un juge- « ment téméraire; et il pouvait encore bien moins, au premier coup-d'œil, savoir à qui il avait affaire! On raconte de l'amiral de Coligny que la troupe de peuple et de soldats, qui le cherchait pour le tuer, recula à l'aspect de sa respectable figure de vieillard. Il y a ici un mythe; car un détachement, quelque peu nombreux qu'il soit, ne peut être ainsi effrayé à l'aspect d'un seul homme! C'est ainsi que Jean révèle son caractère mythique, en disant que « tout un détachement de soldats et d'offi- ciers de justice a non-seulement reculé, mais est tombé à terre »*.

* L'auteur reproche aux Harmonistes de faire violence aux Évangiles pour les accorder, et au D^r Paulus de leur faire subir une égale violence pour les amener à un sens rationnel; mais lui aussi est réellement passé maître en fait d'opérations de ce genre, avec cette différence que son but est de forcer les Évangiles à la discordance et à la déraison. L'exemple que nous allons citer est un des moins piquants; nous en rencontrerons plus tard de

La peur des miracles, étant une fois arrivée au point de faire rejeter tout ce qui est grand, ban- nira nécessairement du monde historique tout ce qui surprend par sa noblesse et son élévation mo- rale, ou du moins en réduira les éléments au mi- nimum. L'auteur, en effet, a tiré sous ce rapport les conséquences de son axiôme. « Souvent, dit-il, « on regarde comme un exemple de la plus noble « et de la plus sublime résignation la manière dont « Jean-Baptiste (Jean, 3, 30.) se met lui-même à « sa place, en déclarant que c'est à lui à décroître « et à Jésus à grandir. Ce récit peut être beau, « nous en convenons; mais il n'est pas vrai. Ce

bien plus étranges. Le texte de Jean dit que Judas prit avec lui τὴν σπεῖραν (la cohorte romaine, qui occupait la forteresse Antonia, devait être, d'après Végète, de 555 hommes), avec les serviteurs du Temple (Jean, 18, 3.) Des interprètes pen- sent que cette expression, la cohorte, est employée ici dans le sens où nous disons: « il fit venir la garde, » « il faut en- voyer chercher le régiment » Mais notre auteur s'en tient à la lettre et ne se contenter de rien moins que de toute la cohorte, par conséquent du nombre complet de 555 hommes. Plus loin, quand il est dit qu'ils reculèrent, il tient encore à son total de 555, plus les serviteurs du temple, quoique le mot τάντες ne se trouve pas une seule fois dans le texte; enfin quand il est dit qu'ils tombèrent à terre, il exige que les 555 hommes, plus les serviteurs du temple, soient encore ici en scène; et il ne leur permet pas de faire un simple mouvement pour tomber, il faut que tous ensemble aient été renversés complètement et qu'ils aient mordu la poussière.

« serait la première fois qu'on aurait vu un homme
« historique remettre si volontiers la direction de la
« portion d'histoire, à la tête de laquelle il avait été
« placé jusque-là, à un successeur venant pour l'é-
« clipser et le rendre inutile. Cette abnégation n'est
« pas moins difficile aux individus qu'aux peuples;
« et cela non-seulement par suite de vices tels que
« l'égoïsme et l'ambition, en sorte que l'on pût se
« croire en droit de faire une exception en faveur
« d'un homme tel que Jean-Baptiste (ce qui serait
« déjà un préjugé), mais encore par suite de vues
« courtes, indépendantes de la volonté, et insé-
« parables de toute position inférieure à l'égard
« d'une position supérieure. Il arrive donc tou-
« jours, dans ce cas, que le poste est défendu avec
« d'autant plus d'obstination, que l'homme qui
« l'occupe est, comme Jean-Baptiste, plus rude et
« plus grossier. » Ce raisonnement psychologique
repose certainement sur une vérité; mais il n'est pas
ici à sa place. L'auteur raisonne sur des cas où un
homme placé dans un poste inférieur, qu'il consi-
dère toutefois comme supérieur, se trouve en face
d'un successeur plus grand que lui, qui lui de-
mande de marcher à sa remorque. L'abnégation
étant par-dessus tout difficile à l'homme, il n'est
pas étonnant que de semblables sacrifices soient
rares, particulièrement chez les philosophes.
L'histoire la plus récente de la philosophie nous
apprend la colère et les résistances de Kant, lors-

que Fichte, son disciple, prit son essor plus haut
que lui, et le dépit de Fichte, quand Schelling
voulut l'attirer dans de nouvelles voies. Mais il
s'agit ici d'un cas tout différent. Il s'agit d'un
homme qui *indique comme sa destinée* d'occuper
une place subordonnée; or, si l'on suppose une fois
chez Jean-Baptiste la ferme conviction que Jésus
est le Messie, on ne pourra douter un seul in-
stant qu'il ne soit prêt d'avance à se subordonner
à lui.

Mais notre critique regarde comme un *préjugé*
de croire exempt d'égoïsme et d'ambition Jean-
Baptiste, tel que l'histoire nous le dépeint. Car,
dit-il, l'égoïsme étant mille fois plus naturel à
l'homme que l'humilité, l'histoire doit mentir neuf
fois sur dix, quand elle nous raconte des actes d'une
humilité héroïque. Cet axiôme de critique histori-
que ne manque certes pas de respect pour le dogme
du péché originel! On s'est déjà plaint jusqu'ici de
ce que l'histoire parlait beaucoup plus de coquins
que de gens d'honneur; que sera-ce donc, lorsque
la critique aura décimé l'histoire, en suivant un
semblable principe!

En établissant dans ce chapitre la validité de la
preuve historique, pour la démonstration des mi-
racles, nous sommes aussi arrivés au résultat sui-
vant: — le doute sur ce point, porté au degré où il se
trouve dans l'ouvrage de Strauss, ne peut venir de
la science, mais il doit partir de cette source que

le Christ assigne à toutes « les mauvaises pensées. »
Math. 15, 19.

Nous allons à présent passer au développement
de la preuve historique.

§ II.

*Démonstration de la crédibilité de l'histoire évangélique
tirée des Évangiles mêmes.*

La preuve de la vérité des faits miraculeux racontés dans nos Évangiles peut, comme nous venons de le dire, être fournie par l'histoire. D'un autre côté, Strauss nous fait cet aveu remarquable : « Si « les témoignages catérisés en faveur de l'origine « apostolique des Évangiles avaient une grande force, « ce serait certainement une raison puissante de ne pas « appliquer à leurs récits l'interprétation mythique. » L'auteur continue ensuite comme par forme de réponse : « Mais ces preuves externes n'ont en aucune « façon une semblable force. » Qui ne doit s'attendre à voir la moitié de l'ouvrage consacrée à prouver cet axiome ? Il est cependant bien loin d'en être ainsi. Sur les 1178 pages dont se compose ce livre destiné à prouver que tout le contenu du Nouveau Testament est mythique, il n'y en a pas plus de trois, où la critique s'occupe de lever, par quelques considérations jetées à la légère, les difficultés qu'implique l'axiome sur lequel s'appuie tout le reste du livre. Aussitôt après avoir présenté ces considérations, l'au-

teur s'empresse de passer à la démonstration de l'inauthenticité qu'il prétend tirer des critères internes. « On ne parviendra jamais, dit-il, à prouver rigoureusement, par des témoignages externes, qu'aucun des auteurs de nos Évangiles ait « été témoin oculaire, ou ait eu avec les témoins « oculaires des rapports suffisants pour rendre l'explication mythique inadmissible. » Nous n'avons pas de peine à croire que notre critique ne se trouve bien que dans le large champ des critères internes ; car la gymnastique d'une exégèse, dont l'unique loi est une subjectivité sans frein, peut s'y déployer tout à son aise ; mais il en est autrement dans les bornes étroites de données historiques fixes et inébranlables. C'est ainsi que Pheidippides chantait (Nubes, 1395) :

Qu'il est doux d'avoir affaire à une doctrine et à un art nouveau, et de se débarrasser, par la force du génie, de la friperie des anciennes règles !

Nous ne pouvons cependant, surtout après l'aveu que l'auteur nous fait lui-même sur l'importance des témoignages externes, nous dispenser de l'arrêter au passage décisif qui conduit à cette arène, et de le retenir là, au moment où il va nous échapper. Nous dirons même qu'en voyant ce critique, si vigoureux du reste, nous glisser subtilement entre les mains juste à l'endroit fondamental